

(IX^e ANNÉE.)

N^o XVIII. — TOME XIX. 137

5 OCTOBRE 1830.

PETIT COURRIER DES DAMES,

ANNONCES

DES MODES,



Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentant des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

Prix de l'abonnement	{	pour trois mois.....	9 fr.
		pour six mois.....	18
		pour l'année.....	36

50 cent. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. id. pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 5 ou du 20 de chaque mois.

MODES.

TOILETTE DE PROMENADE. — Au jardin des Tuileries et autres promenades où l'on se rend maintenant de trois à cinq heures, on voit beaucoup de robes en soie de tout genre. Les redingotes dominant le plus; elles sont toujours à dos plats, moins ouvertes sur la poitrine, mais assez pour laisser aper-

recevoir les riches broderies de la chemisette. Elles ont un petit collet rabattu ou évasé, des manches exorbitamment larges vers le haut, étroites au bas; un très-petit poignet. Leurs ornemens, consistant en festons, pointes, rosettes de satin, ne s'appliquent que sur le devant; au bas, toujours un large ourlet.

— Les robes de gros de Naples sont accompagnées d'une pélerine pareille ou en velours; les premières ont une garniture brodée en soie; les dernières, une frange. Les pélerines en velours noir se portent sur toute espèce de couleur; quelques-unes sont entourées de pointes garnies d'un petit effilé; elles ont un collet évasé formé par des pointes.

— On commence à voir beaucoup de boas; on les porte indistinctement avec des robes de mousseline ou d'étoffe de laine; ils sont tous en martre.

— En voiture, quelques femmes élégantes roulent autour de leur cou leurs écharpes de cachemire en guise de boas.

— Le nombre des voiles est immense; ceux en blonde noire se portent le matin; les blancs après midi.

CHAPEAUX. — Les chapeaux les plus élégans et les plus nouveaux sont en satin noir, doublés de satin rose tendre; rien que deux ou trois coques de larges rubans de satin noir pour ornement, et le tour garni d'une haute blonde blanche.

— Des capotes en moire gris perle sont doublées de bleu ou de rose.

— Des chapeaux en satin blanc, passe très-relevée d'un côté, sous laquelle est une légère branche de fleurs, se voient dans ce moment aux spectacles.

— On portera cet hiver beaucoup de berrets en velours; les premiers que l'on ait faits n'ont d'autres ornemens qu'une bande de velours de la largeur d'un ruban, qui est garnie d'un côté par une petite frange; elle traverse le fond du berret et vient former, sur un côté, un nœud dont les bouts sont garnis de franges.

BONNETS. — On simplifie beaucoup les bonnets en blondes; une garniture très-légère jetée sur une guirlande.

LINGERIE. — Des canezouts ont une garniture qui tourne tout autour en diminuant en approchant de la ceinture devant et derrière. Quelquefois elle est en mousseline brodée et découpée en festons, ou c'est une bande de batiste ou ja-

connas bordée d'un tulle à petits tuyaux ou petits plis. Le col pare il.

— De jolis fichus sont plats, entièrement plissés à très-petits plis dans le dos et les devans; une broderie large d'un doigt tout autour; la garniture également plissée.

— Pour mettre en dedans, on fait des fichus de batiste à plusieurs plis, comme les chemises d'hommes. Les plis sont marqués par un point anglais à jour.

— Les mouchoirs de batiste à vignettes se portent toujours beaucoup le matin. Plus habillés, brodés tout autour d'une guirlande haute de deux doigts au-dessous d'un ourlet à jour de même longueur.

— Malgré les chemisettes brodées, il est bien de faire les chemises bordées tout autour de la poitrine d'une valenciennes; les manches, plissées à petits plis, bordées de même.

000000000000

LA FOLLE.

C'était par une belle soirée de septembre. Les derniers rayons du soleil réfléchis dans le vaste océan se prolongeaient jusqu'à nous. Le ciel, la mer, étaient confondus dans une teinte rougeâtre et présentaient un vaste abîme de feu. Nathalie, appuyée sur mon bras, le pressait doucement. Elle me désignait la campagne qui s'étendait derrière nous. « Ils trouvent, disait-elle, cette nature aride et sauvage; cette mer imposante et terrible. Mais ils ne savent donc pas sentir comme moi? Si, à la vue de ce magique spectacle, j'éprouve une secrète terreur, je me rapproche de toi et alors je ne connais plus que des sensations douces et heureuses. Si j'embrasse l'immensité de cette mer, si j'y découvre une frêle barque, alors je considère l'homme si hardi, si grand, si avide de gloire, d'honneur; je m'arrête quelques instans à toutes ces pensées, mais le son de ta voix me rappelle qu'il est susceptible aussi des sentimens les plus tendres. Ainsi l'amour embellit tout pour moi. La nature n'est-elle pas toujours belle et riante quand le cœur est heureux? » Telles étaient ses pensées. Nous marchions lentement, et je recueillais ses paroles avec délices. Nous étions alors dans un étroit sentier creusé entre un champ de blé et des quartiers de roches.

L'air était calme, le crépuscule commençait à voiler l'horizon, et nous distinguions, comme un point rouge au milieu d'un rideau brun, le phare qui avertit le pilote des écueils. Nous entendions la mer qui venait se briser sur la plage, le cri du goëland qui tournoyait au-dessus des rochers et la cloche qui sonnait la fin du jour. Mes yeux s'arrêtaient doucement sur le visage de ma compagne. Qui peut rendre ce langage muet de deux cœurs qui s'entendent? Quelles paroles feraient comprendre cette volupté entière et pure qui a quelque chose de divin? Mon âme était accablée sous le poids de tant de délices... Tout-à-coup j'entends un éclat de rire rauque, sauvage, inexplicable. Nous nous arrêtons; un moment de silence lui succède, et nous entendons une voix sourde chanter des paroles inintelligibles sur un air sans suite et sans harmonie. Puis derrière un rocher s'élève une ombre sinistre, terrible, le bras tourné vers la mer, et d'une voix forte elle crie: « Pierre! Pierre! l'orage vient, ne pars pas, ou bien tu danseras; tu danseras comme le jour de la grande mer. » Et un éclat de rire, semblable à celui que j'ai entendu, vient frapper mon oreille. Celle qui parlait nous aperçut, descendit lentement, et s'approcha de nous. C'était une femme d'environ vingt ans. Ses cheveux noirs étaient épars; ses yeux, brillants par instant d'un éclat surnaturel, étaient d'autre fois mornes et éteints. Ses traits réguliers, mais sans cesse contractés, avaient une expression sauvage et sardonique. Elle était vêtue d'un jupon de laine blanche très-court et d'un corsage rouge, un fichu noir couvrait ses épaules. Ses jambes étaient nues. Elle nous regarda tristement et puis nous dit: « Voilà comme j'allais me promener avec lui, autrefois, et nous nous arrêtions toujours là bas. Venez, nous dit-elle, avec une joie enfantine, venez que je vous montre. » Elle se mit à courir devant nous. Nous la suivîmes. Elle s'arrêta devant une madone: c'était un autel de forme carrée, dans lequel était placée une vierge en porcelaine, décorée d'un chapelet de perles bleues. « C'est là, nous dit-elle d'un air satisfait, c'est là que nous viendrons encore quand il sera revenu de bien loin. Bien loin, sur un vaisseau qui va si vite! Quand il est parti, il a disparu tout de suite. — Et Pierre n'est pas revenu, lui dis-je? — Oh! répondit-elle, il y en a qui disent que si. Je l'ai cru un jour: le jour de la grande



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o. 2^e. près le passage de l'Opéra
Chapeau en gros de Naples des M^{mes} de M^{me} Céline. Robe en toile de laine. Canexca de
de des M^{mes} de M^{me} Minette rue de Navarre N^o. 34.

mer. Elle venait là, là bas, voyez-vous, à ce rocher? » et elle me désignait une roche élevée de quarante pieds au-dessus de la mer. « Il y avait un homme attaché à une planche, reprit-elle, il sautait bien haut, une lame l'a jeté sur la plage, moi j'étais-là. C'était Pierre. » L'infortunée s'arrêta, sa respiration était entrecoupée, ses paroles brèves, ses traits bouleversés apprenaient quelle horrible image se représentait à son imagination. Elle jeta un cri terrible, partit d'un éclat de rire, et se mit à chanter. Ensuite elle arracha quelques brins d'herbes sèches, elle les disposa au pied d'une croix de bois que nous n'avions pas remarquée. « Ce sont des fleurs, dit-elle, des fleurs pour la tombe de Pierre. C'est-là, ajouta-t-elle d'une voix sombre. — Je vais vous reconduire chez vous, dis-je à cette malheureuse femme. — Oh! non, répondit-elle doucement, je vais seule, n'ayez pas peur, je ne suis pas méchante; rendez-moi Pierre, mon pauvre Pierre, et je serai contente. » L'infortunée fondait en larmes; elle cachait son visage dans ses mains, et des pleurs s'échappaient entre ses doigts. « Malheureuse femme! lui dit Nathalie, en prenant la main qu'elle lui abandonnait. » La pauvre folle releva la tête, nous quitta brusquement, et prit le chemin d'une maison peu éloignée. Elle se retourna précipitamment, revint à Nathalie. « Tu l'aimes, lui dit-elle, ne le laisse pas partir sur la grande mer, il ne reviendrait pas, et alors tu serais comme moi, tu serais..... » Elle s'arrêta comme pour chercher à réunir ses idées. « Je ne sais plus, ajouta-t-elle tristement, Pierre! Pierre! » Et elle reprit le chemin de la maison.

Nous remontâmes en voiture; nous étions tristes et silencieux: cette rencontre absorbait toutes nos facultés. « Que notre bonheur tient à peu de chose! me dit Nathalie; tout à l'heure j'étais pleinement heureuse, et à présent je n'éprouve que des émotions pénibles, qu'un malaise d'âme. Un incident suffit pour troubler le bonheur de l'homme comme un léger zéphir suffit pour rider la surface d'un limpide ruisseau. »

N. DE B.

DANGER QUE COURUT CHARLES VI

PAR UN COSTUME DE SAUVAGE *.

La reine Isabeau de Bavière mariait une dame allemande de sa maison. On fit les nocés à l'hôtel Saint-Paul pour amuser le roi. Son frère, ses oncles et leurs femmes, furent invités. On dansa tout le jour. Vers la fin de la soirée, un sire de Guisey imagina une mascarade. Voici comme elle est racontée par M. de Barante : « La mariée étant une veuve, sa noce, selon l'usage, était une sorte de charivari, et tout s'y passait en joyeux désordre. Le roi, quatre jeunes chevaliers, et Hugues de Guisey, se déguisèrent en sauvages. Ils s'étaient fait coudre dans une toile de lin qui leur dessinait le corps. Cette toile était enduite de poix-résine, pour faire tenir une toison d'étoffe de lin, qui faisait paraître ces sauvages velus de la tête aux pieds. Ils entrèrent en criant et en dansant, conduits par le roi, et masqués de façon à n'être pas reconnus. On avait fait défendre que personne se promenât dans la salle en portant des torches ou des flambeaux. Le roi courut à sa jeune tante, la duchesse de Berri, pour la tourmenter, et les autres masques divertissaient l'assemblée par leurs danses et leurs contorsions. Chacun se creusait l'esprit à deviner qui ce pouvait être. Le duc d'Orléans et le jeune comte de Bar, qui venaient de passer une partie de la soirée chez M^{me} de Clermont, voyant ces toisons d'étoffe, imaginèrent, sans penser à mal, que si l'on y mettait le feu, les dames auraient grand peur de voir courir par la salle des sauvages tout embrasés. Le duc d'Orléans prit une torche, et s'approcha. Les cinq sauvages se tenaient ensemble en dansant : au même instant, ils furent tout en flammes. Rien ne pouvait les sauver ; la toile était cousue ; la résine rendait la flamme plus tenace et plus dévorante. Personne n'avait le tems ni le moyen de leur porter secours. Un cri d'horreur remplit la salle, et se mêla aux cris que la douleur arrachait à ces malheureux. « Sauvez le roi ! » s'écriaient-ils ; et bien-

* Extrait du *Portefeuille de la Jeunesse ou la Morale et l'Histoire enseignées par des exemples*, par M. Bouilly, pages 151 et 153. Chez Moutardier, libraire, rue Git-le-cœur, N^o 4.

tôt toute l'assemblée fut dans le doute si le roi n'était pas de ceux que la flamme dévorait. La reine, qui était seule dans le secret de ce déguisement, tomba sans connaissance. Ce n'était de toutes parts que clameurs, sanglots, désordre, épouvante. La duchesse de Berri pensa bien que c'était le roi qui était auprès d'elle. Elle le retint, l'empêcha de bouger. « Restez, dit-elle, vous voyez que vos compagnons sont en flamme. » Et elle le couvrit de sa robe, pour qu'aucune étincelle ne tombât sur ce misérable travestissement. Il courut ensuite rassurer la reine. »

MÉLANGES.

THÉÂTRE DES NOUVEAUTÉS. — *L'Archer écossais* ou *le Gendarme du XV^e siècle*, esquisse historique en deux actes. Pour bien comprendre ce prétendu vaudeville anecdotique qui, d'abord, était intitulé : *le Duc d'Orléans et le Gendarme du XV^e siècle*; il faudrait aller fouiller dans les archives de la vieille monarchie française, et encore obtiendrait-on à peine quelques clartés.

On sait que Charles VIII, fils de Louis XI, parvint à la couronne à l'âge de treize ans. Son règne fut court : à vingt-sept ans, le jeune prince avait terminé une carrière assez heureuse, assez occupée. « Il ne fut jamais, dit l'historien » Commynes, qu'un petit homme de corps et peu entendu ; » mais il était si bon, qu'il n'est pas possible de voir meilleur leur créature. » A son avènement à la couronne, la France fut sur le point d'être divisée et troublée. La duchesse de Beaujeu, sœur de Charles, s'étant fait donner la régence, Louis d'Orléans et Jean de Bourbon, qui y prétendaient, furent sur le point d'exciter de fâcheux démêlés. Les états les prévinrent en déclarant le roi majeur, et en le faisant sacrer avant le tems voulu. Ce sont ces débats entre la dame de Beaujeu et Louis d'Orléans, débats prolongés par les auteurs jusqu'à la mort de Charles VIII, qui font le sujet de la pièce nouvelle.

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS. — *Voltaire chez les Capucins*, comédie anecdotique en un acte, de MM. Dupin et Dumersan. Il y a une vieille anecdote, que l'on peut lire dans les *Annales*, de Voltaire, reçu incognito s'entend, avec tous les honneurs

imaginables dans un couvent de capucins, honoré même de ce titre si respecté. Cette histoire a servi de prétexte aux auteurs pour composer leur nouvel ouvrage : il est, en grande partie, le produit de leur imagination et de leurs souvenirs.

Dans une capucinière de la Franche-Comté, Voltaire donc, qui fuyait les persécutions de ses ennemis et dont la voiture s'est brisée en route, a trouvé un asile, mais sans être connu. On lui a donné l'hospitalité, et tous les capucins ont été charmés de son esprit de sa vaste érudition; le père Pancrace surtout, le gardien du couvent. Dans la même capucinière se trouve un vieux et brave marchand, nommé M. Lambert, homme fort riche, mais très-borné, dont le fils unique va prendre la robe. Pourquoi?... C'est que les bons capucins ont flairé la fortune que Lambert doit laisser sans doute bientôt à son fils. Ils se sont hâtés de profiter d'une malheureuse situation dans laquelle se trouve le jeune homme. On a vivement engagé Voltaire à assister à la cérémonie de la prise d'habit comme à un spectacle des plus curieux et des plus intéressants.

Dixième et dernière livraison des MÉMOIRES CURIEUX ET ANECDOTES SECRÉTES, par *A. Chateauneuf*, contient l'empoisonnement d'Henriette d'Angleterre, belle-sœur de Louis XIV, où l'on compare Saint-Simon, Duclos, Mme de Lafayette et Voltaire; la fin de la vie (nouvelle) et les anecdotes de cour de la princesse Palatine; ce qui se passa de secret entre Napoléon et Lafayette au sujet de la constitution libre que Lafayette lui demandait; mot très remarquable de Napoléon. Le 13 vendémiaire 1796 et le 28 juillet comparés; intrigues politiques de Bonaparte, de ses sœurs, de ses frères, Bernadotte etc. pour le consulat; préface critique des maisons historiques de France princes, ducs, marquis, comtes, maréchaux de France, généraux, etc. descendus de bouchers, du huitième au dix-neuvième siècle, leurs noms cités, opinion du savant Bayle, à cet égard. Les financiers Bullion, Thelusson, Poplinière, Roschild, le banquier juif Peixoto et ses maîtresses, amours secrètes du duc de Richelieu, les *Mémoires curieux* terminés forment deux volumes in-8°. Prix 15 fr. chez Vavasseur, et chez Dumont 88, Palais-Royal.

ARSENAL DE VÉNUS.—EAUX dans lesquelles il suffit de tremper le peigne pour teindre les Cheveux de toutes nuances; POMMADE qui les fait réellement pousser en peu de jours; EAU garantie pour faire tomber les poils en dix minutes, sans inconvénients; CRÈME qui efface les rousseurs et blanchit, à l'instant même, la peau la plus brune; CRÈME de Perse qui enlève le hâle et les gerçures; EAU des Sultanes qui rafraîchit le teint et lui donne un coloris vif et naturel; PÂTE qui blanchit et adoucit les mains à la minute; EAU qui blanchit les dents et détruit de suite la mauvaise haleine, même après avoir fumé. Prix: 6 fr. chaque article. On essaie avant d'acheter. Affranchir; Le dépôt est chez Mme EUGÈNE, rue de l'Université, n° 46, au coin de la rue du Bac, à l'entresol, près le Pont-Neuf.

A ce Numéro est jointe la planche 754.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPBÉ, rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.